

## ESPACES ÉCLOS

«Le profond, vu avec profondeur, est surface.»

Antonio Porchia, *Voix*

Une fois encore — il doit y avoir une raison — me voici convié à écrire à propos d'œuvres qui eussent davantage mérité d'être laissées au beau silence dont elles sont la lumière, le souffle et la finalité.

Une fois de plus, l'écriture craint ici de ne faire que gêner, troubler ce calme, et cherche en quoi elle pourrait bien servir une peinture si admirablement laconique et autonome.

Sans cesse, au long des années, cette œuvre paraît cheminer dans une quête ou conquête d'une toujours plus grande économie de moyens. Mais il serait erroné de tenir ce dépouillement pour un minimalisme, et de voir en ce souci d'économie celui de quelque e art pauvre ». Non, cette e expression réticente », pour reprendre la belle formule de Jean Grenier à propos d'artistes de même famille, n'est signe ni d'indigence ni de faiblesse; bien au contraire apparaît-elle plutôt comme une ascèse stratégique.

Comme une main qui s'avance doucement, de plus en plus doucement, le plus doucement possible, pour ne pas l'effaroucher, vers l'animal qu'elle veut caresser, Maussion semble toujours retenir, modérer, atténuer le geste artistique par lequel il va effleurer et saisir le visible.

Mais avant d'aller plus loin sur cette survenue du visible, un principe paraissant essentiel et général est à rappeler. C'est que le premier devoir de la peinture n'est pas, comme trop sont à le croire, de nourrir le regard en lui jetant des images en pâture. Ce n'est là que tâche secondaire, et même largement accessoire. Les œuvres les plus importantes sont celles qui manifestent que le vrai premier devoir de la peinture, d'accomplissement bien plus difficile, est d'approfondir le regard, et de l'élargir, de l'affûter, en un mot de le former. Le premier travail de toute œuvre d'art digne de ce nom est de nous apprendre à voir, et d'abord à la voir.

En somme, pour Maussion et quelques-uns de ses pairs, peindre, bien plus que « donner à voir », c'est faire partager ses soupçons concernant l'invisible.

Dans une période antérieure de cette œuvre, son souci principal semblait celui d'oublier les limites, d'estomper les contours, d'abolir les « effets de seuil », les solutions de continuité qui distinguent un objet de son fond, de son entour, de son espace. Le travail était d'unir, jusqu'au plus intime, tout être représenté — arbre, mouette ou corps humain — à l'espace auquel il appartient et qui est aussi, surtout, celui de sa représentation.

Sans doute n'est-il pas vain de se souvenir que Maussion, après un important séjour en Inde, a beaucoup médité la philosophie du *Vedanta* selon laquelle tout objet, tout être, n'est qu'une

infime goutte d'être unie intimement et immensément à l'océan infini de l'Être, et que s'en croire séparé n'est qu'une longue illusion dangereuse dont il importe de se libérer. L'ensemble des techniques physico-mentales qui conduisent à cette libération, ou illumination, n'étant autre que les différents *Yoga*, mot signifiant étymologiquement « union ». Les œuvres de Maussion précédant immédiatement la période actuelle paraissent bien effectivement animées de cette aspiration à une fusion sans confusion.

Mais le propos récent, avec ces présentes « fleurs », semble bien différent, paraît même, mais à première vue seulement, complètement opposé.

Bien cernée, à présent, discernée plutôt, simple campanule ou marguerite blanche du bord des chemins, la fleur est un espace clos, plus encore un espace éclos dans un autre espace. Elle est ce dont l'éclosion, le déploiement est l'espace. Elle est fleur absolue, puisqu'essentiellement lieu d'épanouissement et d'évanouissement. Respirant de l'espace, expirant de l'espace, simple moment d'être, contour frissonnant entre cristal et nuée, entre absence et évidence.

Les Fleurs de Maussion sont aux fleurs ce que l'Oiseau de Brancusi est aux volatiles. Les philosophes médiévaux auraient dit que ces œuvres expriment *l'ipséité*, ou même *l'aséité* de la fleur, termes trop savants mais qu'illustre parfaitement la fameuse phrase de Gertrude Stein « *A rose is a rose is a rose is a rose* ».

Une fleur est une fleur est une fleur. Il n'y a pas à en sortir. Il n'y a pas à la qualifier, il n'y a pas à la définir, il n'y a pas à en penser quoi que ce soit, il n'y a qu'à la saisir et la laisser dans la nudité de sa vérité propre dont rien ne nous est connaissable. Il n'est pour le peintre qu'à regarder et nous apprendre à regarder la subtile métamorphose en fleur d'un espace, d'un temps et d'une conscience.

Maussion semble voyager quelque part entre sa recherche d'une fusion cosmique et le doute terrible que rien ne soit partageable, montrable, visible.

Nous parcourons ici toute la distance sensible entre une fleur et ce que nous savons d'une fleur. Tout se joue dans cet écart entre sensible et intelligible, entre l'analyse et l'intuition, entre l'évident et l'insoupçonnable.

L'artiste, celui-ci entre tous, ne recherche que la grande surprise du banal. Elle s'appelle l'émerveillement. Le pari, ou la folie du peintre, est de le croire, de le rendre, partageable.